

— Votre maître, dit-il à la jeune fille, aime-t-il sa femme ?  
 — Il se ferait hacher pour elle.  
 — Bien ! c'est tout ce qu'il me faut, je vous remercie, et je vous récompenserai.  
 Le général rentra et soupa tranquillement. Après son repas, lorsqu'il voulut se retirer dans sa chambre, l'hôte se disposa à marcher devant lui en portant un flambeau. Le voyageur le retint par le bras, et, se tournant en souriant vers l'hôte :  
 — Madame, lui dit-il, je vous serais très-obligé si vous vouliez bien remplir cette petite fonction. Je suis superstitieux. Dans mes voyages, je dors deux fois mieux lorsque c'est une femme qui m'accompagne jusqu'à ma chambre à coucher.  
 L'hôte trouva la proposition fort indiscrète ; mais, sans lui donner le temps de la réflexion, le général lui mit son flambeau dans la main et lui prit le bras :  
 — Vous ne pouvez pas, ma jolie commère, continuer-t-il sur le ton du badinage, refuser cette légère faveur au parrain de votre enfant.  
 L'hôte suivait. Ils entrèrent dans la chambre. Là, tandis que la belle Livonienne allait déposer le flambeau sur une table auprès de la fenêtre, le voyageur saisit une carabine à deux coups que, dès son arrivée, il avait suspendue à la muraille, et, se plaçant entre l'hôte et sa femme :  
 — Nous n'allons pas nous quitter si vite, madame, dit-il à cette dernière ; vous passerez la nuit assise à cette table. Rassurez-vous, votre honneur ne court aucun risque, j'en fais le serment ; mais le moindre mouvement d'attaque dirigé contre ma personne, un bras levé sur moi, un geste équivoque, l'approche d'un chien, du bruit à ma porte, suffiront pour me faire lâcher sur vous les six balles que cette arme renferme. Point d'objection, monsieur l'hôte : n'allez pas chercher de secours ; je puis succomber sous le nombre, mais votre femme et votre enfant périront d'abord, je vous le jure. Il n'est point de force humaine qui m'empêche de lui brûler la cervelle dès qu'on viendra pour m'attaquer. J'ai encore sur moi deux bons pistolets qui ne manquent jamais leur coup. Allez, bonsoir, retirez-vous, faites soigner mes chevaux, et que ma voiture soit prête demain de bonne heure.  
 En face d'hommes résolus, les scélérats se déconcertent facilement. L'hôte se retira, l'hôte s'assit. Ils passèrent la nuit dans cette étrange situation. La carabine au bras, prêt à faire feu, le général lisait et écrivait alternativement. Si dans la maison quelqu'un remuait, la pauvre femme tremblait de tous ses membres :  
 — Grâce, grâce ! disait-elle ; on ne vous fera rien, monsieur, vous voyez bien qu'on ne vient point ici.  
 En effet, personne n'approcha de cette chambre.  
 Au point du jour, le domestique du général cria, pour se faire reconnaître, du milieu de l'escalier. Il apportait le déjeuner et la note des dépenses. Le général versa une tasse de café à sa belle hôte, et, après l'avoir vue boire, but lui-même avec sécurité. Il la remercia ensuite de sa bonne compagnie, la pria impérieusement de descendre avec lui jusqu'à sa voiture, et la conduisit au bas de l'escalier avec beaucoup de politesse, comme il eût fait pour une dame de la cour. Sur le seuil de la porte, il demanda qu'on fit venir la jeune servante :  
 — Mon enfant, lui dit-il en lui offrant une bourse, si vous voulez rester ici, voici pour votre dot ; si vous préférez venir avec moi, je vous trouverai un mari.  
 Sans hésiter, la jeune fille s'élança dans la

voiture qui partit. Le général apprit de sa compagne que, pendant la nuit, trois gaillards étaient venus délibérer sur ce qu'il y avait à faire, mais que l'hôte les avait congédiés. Quelque temps auparavant, deux voyageurs avaient disparu dans cette auberge. Arrivés dans la ville voisine, le général en avertit les magistrats. On envoya sur les lieux des soldats qui ne purent ou ne voulurent trouver l'hôte ni l'hôtesse. Selon sa promesse, le général, de retour de son voyage, récompensa la jeune servante en lui donnant une dot et un mari.

VARIÉTÉS.

PARIS EN PROVINCE

II

(Suite. — Voir notre numéro du 30 mai).

L'Écossais de Janin nous a logés, il est vrai, mais par couples, ainsi que des chevaux ou des bœufs qu'on attache à la crèche tout harnachés. Une fois certains d'être au moins abrités la nuit, nous sommes allés à Saint-Sernin, au Musée, à Saint-Étienne : mais ce que j'étais surtout curieux de découvrir et d'admirer à mon aise, c'était une vraie Toulousaine, une de ces filles qui avaient dû servir de modèle à Prévaut pour sa Clémence Isaura du Luxembourg. Vous connaissez cette curieuse statue, pleine de fantaisie et de grâce ondoyante, ce serpent cambré qui rappelle aux âmes romantiques le célèbre vers de Racine :

— Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Eh bien ! je voulais voir cette statue s'animer, se contourner en marchant, et se tirer d'elle-même en plein soleil à des milliers d'exemplaires ! Oh ! Prévaut, je me vengerai ! Ni les bouquetières de la rue Lafayette, ni les changeuses de la place du Capitole, ni les servantes d'auberge des quartiers perdus, ni les dames de la halle, ni les jeunes modestes ou coturières qui ont l'air de petites Parisiennes bruniées, rien ne m'a rendu ce type si original que j'ai pris très-longtemps pour le type toulousain. J'ai pourtant rencontré, dans mes courses, des femmes de race (passez-moi l'expression) qui avaient un caractère bien tranché ; mais c'étaient des blanches Auvergnates, espèces de jolies filles de Perth plus florissantes et plus arrondies, ou de maigres Catalanes venues de Perpignan, et traînant après elles une odeur d'Espagne dégénérée. Et, pour comble de déception, un mainteneur des Jeux floraux m'a appris, au banquet, dans la salle des Illustres, que la célèbre Clémence Isaura est un mythe, qu'elle n'a jamais existé, que le nom même de Clémence est emprunté à la vierge Marie, dont la légende toulousaine a fait ainsi une descendante des Isauret. Vous le voyez bien, le Midi s'évanouit comme un fantôme : encore une fois, mon ami, le Midi n'existe pas.  
 — Mais le banquet, le banquet ! parlez-moi un peu du banquet.  
 Un nuage de mélancolie passa sur le front de mon ami A. V., qui me répondit par le fameux vers de l'Étude :

Infandum... jubet renovare dolorem.

— Hélas ! continua-t-il, le dîner a été excellent, les vins merveilleux, les convives charmants. Mais, au moment où j'ai gravi les marches du Capitole, je n'étais guère en état de savourer paisiblement les joies du banquet. Grâce à la tyrannie de mes bottes neuves, j'avais la mine piteuse d'un Osmanli qui vient de recevoir la bastonnade sur la plante des pieds. Jamais je n'ai plus vivement ressenti le besoin de ne pas toucher terre et de planer au-dessus des misères de la race humaine si cruellement torturée par les bottiers. « Des ailes ! des ailes ! des ailes ! » m'écriai-je avec le tendre Michelet. Que j'aurais été heureux de diner à vol d'oiseau ! Il fallut s'asseoir ; il fallut appuyer les pieds sur le parquet. Je ne m'évanouis pas de peur de troubler mes voisins. On aurait mis dans ma main la palme du martyre que je n'en aurais pas été étonné. Je l'aurais portée fièrement, je la méritais !  
 La salle des Illustres avait été réservée aux grands personnages de l'industrie, du clergé, de l'administration et de la finance. Nous autres, pauvres hères

du journalisme, on nous avait attablés, toutes portes ouvertes, dans une pièce latérale qui fut baptisée unaniment *salle des Inconnus*. Le cardinal Donnet présidait, à la gauche de M. M. Pereire, dans la salle des Illustres, tandis que le poète Jasmin essayait de trôner parmi nous. Jasmin dans la salle des Inconnus ! et ceci se passait dans le Midi !

Nous dînâmes lentement et finement. Une gaieté printanière animait tous les visages, excepté celui de Jasmin. Le moment des toasts à grandes périodes arriva enfin : ce fut notre quart d'heure de Rabelais. Une tristesse décente nous enveloppa tous, du premier au dernier. La digestion fut suspendue partout, et les journalistes se conduisirent en gens d'honneur. Ils avaient dîné... ils écoutèrent !

Ma chaise se trouvant sur la limite des deux salles, je ne pus rien perdre de la physionomie et de l'éloquence des orateurs. Les héros de la fête étaient tout naturellement M. Emile Pereire et le cardinal Donnet. En cet instant solennel, M. Emile Pereire, dont j'admire d'ailleurs les hautes facultés, ressemblait exactement à son portrait par Delaroche. Le portrait est fort bien, comme vous savez : l'original en sera toujours la meilleure copie. M. Emile Pereire prit la parole sans bouger de son cadre ; parole monotone, indécise, flottante ; il semblait vraiment que son discours fut aussi peint par Delaroche. M. Emile Pereire eut, à mon avis, un grand succès.

Mais le cardinal Donnet ne fit presque pas de harangue. Il causa tout simplement de sa place, en bon prince de l'Eglise. Il fut amusant par son ton familier et le pittoresque imprévu de ses digressions. Si je ne craignais d'être moi-même un peu trop familier, je dirais que son discours était un très-bon feuilleton. Et je suis bien sûr que l'admirable cardinal ne m'en voudrait pas de cette appréciation, lui qui ne craint pas de louer par écrit un de nos plus brillants feuilletonistes, M. Emile Gautier, à la barbe de l'Univers et de M. Louis Veulliot !

Ouf ! Voici le dernier toast, et, par conséquent, le dernier discours. On se lève déjà pour quitter le Capitole, lorsqu'une voix éclatante lance ces quatre mots dans la salle des Illustres :

AU NOM DU PEUPLE !

L'assemblée moutonne déjà comme une mer, lorsque la même voix lance comiquement cette petite phrase correctrice :

AU NOM DU PEUPLE DU MIDI !

L'assemblée sourit, le tour est fait : on est condamné à entendre des vers de Jasmin. Quoique la pièce commence par cette flatterie :

Paris nous mestrejo.

Paris se montre froid. Toulouse n'a pas d'enthousiasme, et Jasmin égrène ses vers au milieu des chuchotements universels. En sortant du Capitole, il s'accroche violemment à mon bras avec des grimaces de naufragé.

— Je n'ai pas été compris, me dit-il, il faut que je vous traduise ma pièce. Et le voilà qui recommence à déclamer : « Paris nous mestrejo, » c'est-à-dire, Paris nous maîtrise ; Paris signifie Paris, nous signifie nous, et mestrejo, maîtrise, du verbe mestreja, qui signifie maîtriser. Rien n'est plus facile à apprendre que nos conjugaisons ; exemple : mestreji, je maîtrise ; mestrejos, tu maîtrises ; mestrejo, il maîtrise...

Peu s'en est fallu, dans l'état où j'étais, que je ne me jetasse sur lui pour l'étrangler, en m'écriant dans son digne jargon : « Vous mestreji, je vous maîtrise ! » Une mauvaise plaisanterie m'a débarrassé de cet homme dangereux. J'ai dit tout haut en me retournant : « Ah ! voilà Jules Janin ! » Et, sentant mon état qui se desserre, je me suis réfugié au plus vite dans ce café.

III

UNE CONVERSION.

Huit jours après ce récit, A. V. m'écrivit la lettre suivante :

« Mon cher Parisien du Midi, j'ai vu les oliviers, les figuiers, les muriers, les grenadiers ! j'ai contemplé à loisir votre Méditerranée splendide, vos montagnes violettes, vos fiers paysans qui ressemblent aux Italiens de la camagne de Rome, vos petites femmes safranées comme des coings, avec leurs grands yeux écartés, leur front fuyant, leur babil de cascade, et leur cou rengorgé comme celui des colombes. Je vous écris de l'hôtel du Grand-Gallion, au pied de la colline de Cette, pour vous annoncer que

la grâce m'a touché en faveur de la mer bleue. Souffrez donc que je confesse hautement ma foi nouvelle avec l'irrésistible élan de la Pauline de Corneille :

Je vois, je sais, je crois.

« Oui, je vois le Midi, je sais le Midi, je crois au Midi ! Quand vous nous avez quittés près de Toulouse j'étais déjà entamé par les tièdes brises de votre contrée. Je me suis arrêté à Narbonne, où j'ai reconnu le vent implacable à qui on avait élevé des antels sous l'empereur Auguste. J'ai gravi les hauteurs de Béziers où le soleil d'Homère, le terrible Phébus-Apollon, m'a fait bouillonner le sang dans les veines comme le vin nouveau gronde dans vos immenses tonnes de pierre. J'ai passé une soirée à Montpellier où j'ai entendu parler une langue divine que n'a jamais soupçonnée l'illustre Jasmin. L'hôtel du Grand-Gallion me prodige chaque jour les dorades, les cornets et les rougets, que je noie littéralement dans les flots capiteux du Langlade et du Saint-Georges. Il m'a été donné enfin de savourer goutte à goutte un formidable muscat de Marossan, qui remonte pour le moins au temps de Treustailion, et que j'ai surnommé la *Terreur blanche*. Le ciel est d'une éternelle sérénité, la mer d'une transparence et d'un azur immuables ; ce pays est enivrant ; la tête m'en tourne. Je renvoie à la compagnie du Midi mon billet de retour, dont je n'ai que faire. Vous pouvez dire à tous nos Parisiens que je suis devenu plus méridional que les Pyrénées. J'ai acheté un chapeau de paille, des souliers de crin, et j'apprends très-sérieusement la plus belle des langues : le patois des Ioniennes de Montpellier.

» Votre Parisien en province.

» A. V. ... »

MA RÉPONSE.

Revenez, mon cher ami, revenez ; car je vous prédis qu'avant un mois vous regretterez amèrement les grands crus de Bercy, les barbillons du bas Meudon et la Méditerranée du bois de Boulogne. Les austères Lacédémoniennes de Paris valent mieux pour vous que les Ioniennes de Montpellier. J'ai lu votre lettre à nos amis, et je vous transmets leurs impressions sous forme d'oracle :

« Avant que madame Borghi-Mamo n'ait chanté trois fois à l'Opéra, nous reverrons ce cher A. V. sur le boulevard ; il fera encore profession d'adorer Jasmin, et il reniera le Midi ! »

Vous êtes né Parisien, mon ami, et vous mourrez Parisien. HIPPOLYTE BABOU.

(Extrait de la REVUE FRANÇAISE.)

Le mot de la dernière énigme est hirondelle.

ENIGME

tirée de Paul et Virginie.

Ah ! si du séjour des anges, Virginie  
 Pouvait se communiquer à vous, elle  
 Vous dirait comme dans ses adieux : « O Paul !  
 La vie n'est qu'une épreuve. »  
 Z.

KARMESSÉS.

Dimanche 7 Juin.

Anstaing, Beaucamps, Chapelle-d'Armentières, Esquermes, Fretin, Halluin, Hem, Prêmesques, Seclin, Wambrechies, Wasquehal, Wicres.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

ANNONCES

AVIS AU PUBLIC.

Dimanche prochain, 7 juin 1857.

GRAND BAL

A MA CAMPAGNE, au Moulin de Roubaix.

(539)

esprit, elle avait le sourire sur les lèvres, le front serein et l'œil rayonnant. Elle conquit, sans rien faire pour y parvenir, l'affection de la princesse Alexandra, et son cœur aimant y trouva des consolations. Cette amitié formait, au milieu des ténèbres, un point lumineux sur lequel Willanow reposait avec joie ses regards. Alexandra était une enfant, et une enfant qui aimait déjà, avec toute l'âme d'une femme, un homme qu'elle n'avait jamais vu. Quelle ingénuité enfantine dans ce sentiment ! Le cœur de Willanow en fut touché, et l'amitié des deux jeunes personnes ne cessa de s'accroître.  
 Renfermant ainsi son chagrin en elle-même, et se dévouant, toujours souriante, au service de l'amitié, elle avait passé dix-huit mois à la cour de Catherine, lorsqu'un événement vint tout à coup réveiller les sentiments poignants qu'avaient endormis des circonstances rassurantes. Depuis quelque temps, les observateurs attentifs remarquaient chez elle une humeur inégale, parfois sombre ou inquiète, et, dans sa conduite, quelque chose de mystérieux qui faisait soupçonner une intrigue ou même un scandale, bien que personne ne pût encore en deviner la nature.  
 Elle ne se croyait pas observée ; mais elle ne consultait jamais d'autres yeux que ceux d'Alexandra, dans lesquels elle ne lisait que l'innocence et l'amitié ; et elle répondait toujours à cette dernière de telle façon qu'il aurait fallu que la princesse pensât à toute autre chose qu'à son propre amour pour remarquer le changement qui s'opérait chez sa demoiselle d'honneur.  
 Dans la suite de ce récit, nous initierons le lecteur au secret qui, vers cette époque, changea le cours des pensées de Willanow.

La tristesse d'Alexandra venait de réveiller la sienne dans un moment où elle n'était pas sur ses gardes ; mais la princesse ne vit qu'une preuve d'intérêt dans le soupir qui soulevait la poitrine de son amie.  
 « Tu me plains, dit-elle ; en y réfléchissant, tu vois aussi bien que moi-même que l'on cherche à m'abuser. Gustave ne m'aime pas. »  
 Sous l'empire de cette pensée, la princesse chancela, et faillit tomber évanouie sur un divan.  
 Cependant Willanow était revenue à elle-même.  
 « Vous êtes malade, Altesse ! s'écria-t-elle. Mon Dieu, que vous êtes faible ! Les fantômes qui vous épouvantent n'existent que dans votre imagination. Vous n'avez qu'un ennemi : vos terreurs. L'impératrice vous aime. L'espoir vous sourit entre des roses sans épines. Quelle différence entre vous et moi !... moi... ô mon Dieu !... »  
 L'amour est souvent égoïste ; bien que celui d'Alexandra ne fit pas exception, elle était néanmoins restée fidèle à l'amitié.  
 Frappée de la douleur que trahissaient les paroles de Willanow, elle lui dit avec l'expression d'une profonde sympathie.  
 « Tu m'effraies ; tu es triste. Te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Tes yeux se remplissent de larmes ; tu es pâle. Et moi qui ne pensais qu'à moi-même, sans faire attention à ta douleur. Parle, Willanow. Quelqu'un t'aurait-il insultée ? Malheur à lui ! l'impératrice ne le lui pardonnerait pas. Voyons, qu'as-tu ? Tu ne me réponds point ? »  
 Willanow balançait et sa poitrine se soulevait. Elle était touchée de l'amitié d'Alexandra. Mais tout à coup elle retrouva sa force d'âme ; son

œil s'enflamma, ses joues s'empourprèrent, et un sourire mélancolique se dessina sur ses lèvres.  
 « Altesse, répondit-elle, si l'on nous voyait, on nous traiterait d'enfants faibles et déraisonnables qui s'effraient mutuellement. Tout à l'heure vous trembliez, à présent c'est mon tour, et pourquoi ? Les savons-nous bien nous-mêmes ? Reprenons notre gaité, remettons-nous à rire, Altesse. Nous autres, jeunes filles, nous n'avons rien à faire qu'à nous divertir. Nous ne sommes pas venues à Péterhoff pour penser à des choses sérieuses. Si nos souvenirs nous font monter une larme à l'œil, séchons-la avec notre éventail. Parlons de votre amour, princesse. C'est une source à laquelle nos pensées puiseront toujours la joie. Vous rappelez-vous votre promesse de m'emmener en Suède ? Quel bonheur ! Altesse ! Si la Providence le veut ! eh bien !... eh bien !... »  
 Willanow était redevenue gaie comme si la douleur n'eût jamais étendu son ombre sur elle. Alexandra, de son côté, oublia tous ses soucis, et l'idée qui faisait le charme de sa vie vint lui rendre le bonheur.  
 « Si la Providence le veut ?... répéta-t-elle.  
 — Alors... »  
 Les yeux de Willanow pétillaient d'espièglerie.  
 « Alors ?  
 — Votre Altesse ne me comprend point.  
 — Non, Willanow, non.  
 — A Stockholm...  
 — Eh bien, à Stockholm ?  
 — Vous serez reine.  
 — Après, après !  
 — Je serai votre amie.  
 — Oui, oui.

— Et toute la fière noblesse de Suède fléchira le genou devant l'amie de la reine.  
 — Bien, Willanow, bien ! Ils fléchiront le genou devant toi, oui, oui. »  
 Dans sa joie enfantine, la princesse frappa dans ses mains, radieuse, elle aussi, de plaisir et de satisfaction, comme si le ciel de son cœur n'avait pas été traversé par le moindre nuage.  
 Zacharias Constantinowitsch, qui, jusque là, s'était tenu debout à la porte du salon, s'approcha en ce moment. Le vieux serviteur a rit une de ces physionomies honnêtes qui témoignent hautement de toute une vie de probité.  
 « Pardonnez, Altesse, dit-il, en s'inclinant devant Alexandra, j'ai une lettre pour mademoiselle, et j'espère que Votre Altesse me permettra de la lui remettre.  
 — Une lettre ! interrompit la princesse. Que tu es heureuse d'en recevoir, Willanow ! Eh bien ! prends-la donc, au lieu de la regarder comme si elle tombait des nues.  
 L'observation était juste : Willanow portait alternativement des regards effrayés sur la lettre et sur Zacharias.  
 « Quel air surpris !... C'est sans doute une missive importante, très-importante. Ne connais-tu pas l'écriture ? De qui est-elle ?  
 — Je l'ignore, Altesse.  
 — Tu l'ignores ? Voilà qui est amusant ! Un secret ! Mais déchète-la donc, que nous sachions de qui elle est. Je suis si curieuse ! »  
 Willanow avait reconnu l'écriture, et fixait sur le valet de chambre un regard scrutateur.  
 Sans que la princesse s'en aperçût, Zacharias posa un doigt sur la bouche d'un air significatif, et s'éloigna silencieusement.  
 RIDDERSTAD.  
 (La suite au prochain numéro.)